Retraduire Rousset : les médiations de l'anglais dans *L'Univers concentrationnaire*

*Retranslating Rousset: English-language mediations of L'Univers
concentrationnaire*

Sharon Deane-Cox

Traducteur : Carine Chauran

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/5210>

DOI : 10.4000/temoigner.5210

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 66-79

ISBN : 987 2-9600926-4-6

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Sharon Deane-Cox, « Retraduire Rousset : les médiations de l'anglais dans
L'Univers concentrationnaire », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 123 | 2016, mis en ligne le
02 novembre 2021, consulté le 04 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/5210> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.5210>

Retraduire Rousset

Les médiations de l'anglais dans *L'Univers concentrationnaire*

→ Sharon Deane-Cox
Université de Strathclyde

Dans son ouvrage *L'Univers concentrationnaire* (Éditions du Pavois, 1946), David Rousset relate en détail son passage, en tant que prisonnier politique, dans les camps de concentration de Buchenwald, Porta Westphalica, Neuengamme, Helmstedt et Wöbbelin. Ce récit fut l'un des premiers témoignages de la vie dans les camps de concentration nazis à atteindre un lectorat d'après-guerre plus étendu. Arrêté en octobre 1943 pour sa participation à la résistance française, Rousset est déporté en Allemagne en janvier 1944. Durant seize mois, il sera directement confronté à la brutalité sans répit de ces camps principaux et satellites, jusqu'à sa libération par les Américains en mai 1945. Pour autant, le récit de *L'Univers concentrationnaire* ne s'inscrit pas forcément dans la lignée de ceux d'autres survivants de la Shoah dont le modèle deviendra ultérieurement celui généralement suivi. En effet, plutôt qu'un travail de mémoire personnel et troublé, il s'agit davantage d'une observation détachée des machinations hiérarchiques et déshumanisées du système. Essentiellement vue par le biais du regard trotskiste de Rousset, la représentation de la « vie intense des camps [qui] a des lois et des raisons d'être » (1946, p. 43) et où « tout est possible » (*ibid.*, p. 181) témoigne des souffrances quotidiennes des prisonniers, cartographie leurs positions (non) privilégiées relatives dans les camps et rend compte de la nature de leurs interactions entre eux et avec les SS. Fidèle à ses convictions politiques, Rousset avertit également que les « fondements économiques et sociaux du capitalisme et de l'impérialisme » (*ibid.*, p. 187) sur lesquels le système nazi a été bâti pourraient donner naissance à d'autres instances de cette sphère barbare sous des apparences nouvelles et tout aussi effroyables.

Tout en présentant une conception politisée de ce monde, Rousset intègre également l'esthétique d'une intertextualité dans son ouvrage, citant les pièces d'Alfred Jarry *Ubu Roi* (1896) et *Ubu Enchaîné* (1898), prémices du théâtre de l'absurde, la Bible, Kafka, Céline, Shakespeare et Dante pour tenter de dépeindre le caractère impitoyable de la vie dans les camps. À cet égard, le travail de Rousset ne souscrit pas au caractère ineffable et singulier de l'univers concentrationnaire tel qu'il a été décrit par d'autres survivants de la Shoah, car, comme le souligne Colin Davis, les références intertextuelles « fournissent un point de comparaison pour les camps

extérieur à ceux-ci, en les ancrant ainsi dans une culture partagée par les lecteurs qui n'ont pas vécu directement l'expérience des camps. [...] Ici, il n'y a aucune pitié concernant l'indicible. » (2003, p. 1049-1050 ; voir aussi Bornand 2004, p. 116 ; Pollock et Silverman 2011, p. 21) Le style littéraire du texte sert ainsi à réduire en partie la distance entre le lecteur et la vie dans les camps, ainsi qu'à transmettre quelques-uns des aspects extrêmes et des nouveautés perverses de cette expérience à ceux qui en étaient extérieurs.

Dans le même temps, il est important de reconnaître que le texte original français de Rousset n'est pas le seul à permettre cet accès du lecteur à l'univers concentrationnaire et à rendre abordable la compréhension de ce dernier. Au contraire, l'acte de traduction a également servi à étendre la portée du témoignage du survivant à d'autres espaces linguistiques et culturels. Il existe deux traductions de l'ouvrage en anglais. La première, apparue aux États-Unis peu de temps après l'original sous le titre *The Other Kingdom*, a été réalisée par Ramon Guthrie et publiée par Reynal and Hitchcock à New York en 1947. La seconde, ou retraduction, a été effectuée par Yvonne Moyse et Roger Senhouse, et publiée à Londres en 1951 par Secker & Warburg sous le titre *A World Apart*.

James E. Young soulignait que « ce dont on se souvient de la Shoah dépend de la façon dont on s'en souvient, et la façon dont on se souvient des événements dépend elle-même des textes qui leur donne désormais forme. » (1988, p. 1) À cet égard, la traduction ouvre la représentation de l'univers concentrationnaire de Rousset à d'autres modes de médiation et de souvenir qui, nécessairement, redéfinissent le cadre du texte d'origine, modifient sa narration et façonnent sa diffusion au sein du système récepteur. Toutefois, aucune étude n'a été faite jusqu'à ce jour pour déterminer dans quelle mesure la traduction a modifié les contours spécifiques du témoignage de Rousset et a contribué à promouvoir ou entraver la transmission et la réception de son ouvrage.

Ce manque d'approche critique relatif à la traduction en tant qu'articulation substantielle de la mémoire de la Shoah pourrait pratiquement être perçu comme un indicateur d'une tendance plus générale dans les domaines des études mémorielles et relatives à la Shoah. En effet, des points de contact entre les notions de traduction, de traumatisme et de souvenir de la Shoah ont déjà été établis, bien que, comme l'a souligné Piotr Kuhiwczak, « le langage est considéré ici comme un code abstrait, sans lien avec une réalité linguistique particulière quelle qu'elle soit. » (2007, p. 68) Cette approche figurative a suscité peu d'engouement pour réaliser d'autres confrontations directes avec les mécanismes réels de la traduction interlinguistique et interculturelle, et cela pourrait tout à fait s'expliquer par une réticence délibérée à exposer les témoignages des survivants aux inévitables discussions concernant la précision, l'altération ou le manque de fidélité qui jettent une ombre sur les réflexions relatives à la traduction. Cependant, il est plus probable que ce vide soit tout d'abord

— *L'Univers concentrationnaire* (1946)

le reflet d'une indifférence largement répandue vis-à-vis de la traduction, donnant ainsi raison à l'affirmation du traductologue Lawrence Venuti, affirmation selon laquelle les complexités et les partialités de la traduction ont été recouvertes d'une « illusion de transparence » (1995, p. 21). Ce n'est que par le biais d'une confrontation minutieuse avec la traduction en tant que « site mémoriel », pour reprendre les termes de Nora, concret, construit et potentiellement fragmenté, que nous pouvons alors commencer à comprendre le processus par lequel les actes de témoignage de la Shoah ont été conférés à d'autres.

La présente étude vise à initier cette confrontation en observant dans quelle mesure la première traduction anglaise et la retraduction suivante de *L'Univers concentrationnaire* ont reconstruit le monde du texte original de Rousset. Il s'agit essentiellement de se concentrer sur la tâche et la position du traducteur, qui vont s'avérer révélatrices au moment de retracer les processus et les répercussions de la transmission des témoignages au-delà de leur point de production. La situation d'un traducteur donné a été résumée avec beaucoup de lucidité par Jeremy Munday, qui considère :

Le traducteur/l'interprète comme un participant actif du processus de communication, qui « intervient » non comme un conduit de signification transparent, mais comme un représentant intéressé des mots source des autres, dans une situation de communication contrainte et dirigée par des facteurs extratextuels (2012, p. 2).

En d'autres termes, le traducteur va laisser sa propre marque interprétative sur l'original, marque qui sera elle-même soumise aux exigences de l'éditeur et aux attentes des lecteurs visés, en particulier.

Toutefois, l'intervention même du traducteur dans la transmission d'un témoignage de la Shoah soulève d'importantes questions concernant l'éthique de son engagement vis-à-vis du texte source et du survivant. En effet, chaque témoignage résulte d'une certaine pragmatique du témoignage, décrite par Marie Bornand comme une situation de communication dans laquelle l'auteur « s'exprime en tant que *témoin* et, simultanément, *prend le lecteur à témoin* l'implique dans sa cause. » (2004, p. 9, version originale) Ainsi, la pragmatique du témoignage appelle le lecteur à répondre. Mais dans le contexte de la traduction, le lecteur du texte cible ne peut plus être l'objet direct de l'appel d'origine pour participer à cet acte de témoignage. La réponse du lecteur sera, en fait, basée sur la réponse initiale du traducteur et sur les procédés utilisés par ce dernier en tant qu'intermédiaire.

C'est sur base de ce modèle de communication que le traducteur peut être perçu comme un témoin secondaire. Ce statut a été initialement défini par rapport aux intervieweurs qui ont participé à l'enregistrement du témoignage oral des survivants de la Shoah pour les archives vidéo *Fortunoff*, élément central dans

lequel « une responsabilité spéciale est conférée à l'auditeur, qui doit être disposé à partager le témoignage et devenir un co-témoin ou un témoin secondaire de la mémoire qu'il aide à prolonger dans l'espace et le temps. » (Assmann 2006, p. 265) La notion de témoin secondaire a, depuis, évolué, et désigne désormais tout individu impliqué dans la diffusion des récits des survivants dans quelque support que ce soit, et à mon sens, il est fondé de rendre explicite la présence du traducteur parmi ces témoins. L'expression de responsabilité éthique est également employée par d'autres que moi pour observer le rôle du traducteur des écrits relatifs à la Shoah, domaine de recherche qui, depuis peu, gagne en importance dans la traductologie. On en trouve un exemple très marquant dans les travaux de Jean Boase-Beier, qui assure qu'« il y a une responsabilité morale dans l'acte de traduire la poésie relative à la Shoah, du fait que l'on doit décider de ce qui doit être traduit, et comment. » (2015, p. 150) De même, Anneleen Spiessens s'est intéressée à l'« institution du médiateur et à la responsabilité éthique » (2012, p. 15) dans le traitement textuel et paratextuel des témoignages des bourreaux, en mettant en avant la subjectivité des traducteurs et des éditeurs. Le témoignage secondaire, en particulier, peut contribuer à une observation éthique continue dans la mesure où, dans un premier temps, l'écoute est considérée comme un prisme analytique utile par lequel attester de l'attention particulière du traducteur à la forme et au contenu du récit d'origine du survivant.

© Diego P. Duarte

— Porte d'entrée du camp de concentration de Buchenwald portant la devise « Jedem das seine » (Chacun son dû). David Rousset y fut transféré en janvier 1944 et écrit que « Buchenwald vit sous le signe d'un énorme humour, d'une bouffonnerie tragique. » (1946, p. 13)

De plus, la notion de témoignage secondaire porte en elle une inquiétude inhérente relative aux dangers d'un détournement et d'une sur-identification aisément applicables au contexte de la traduction. Comme l'ont affirmé Marianne Hirsch et Leo Spitzer, le témoin secondaire « doit permettre au témoignage de l'émouvoir, de la hanter et de la mettre en danger ; elle doit lui permettre de l'habiter, sans se l'approprier ni le posséder. » (2010, p. 402) En conséquence, l'implication avec un témoignage doit s'appuyer sur une position emphatique qui préserve la distance entre soi et l'autre ; ce précepte de base du témoignage secondaire peut alors fonctionner comme un critère d'évaluation essentiel pour déterminer si le traducteur traite le récit des expériences du survivant avec sensibilité et si les positions discrètes du narrateur et de l'écouteur restent intactes. Si, comme nous le rappelle Munday, « le traducteur ou l'interprète apporte son propre bagage socio-culturel et éducatif, sa propre idéologie, sa phraséologie et ses préférences stylistiques idiosyncratiques à l'acte qui consiste à rendre un texte source dans une langue cible » (2012, p. 2), alors nous devons aborder la traduction des récits testimoniaux de façon circonspecte et critique, en gardant à l'esprit que les choix conscients ou inconscients du traducteur, à tout moment dans un texte donné, englobent, redéfinissent ou conservent la subjectivité du récit du survivant.

Pour revenir au cas spécifique de Rousset, l'analyse qui suit va se fonder sur le cadre conceptuel du témoignage secondaire en vue d'examiner comment les traducteurs des versions anglaises de *L'Univers concentrationnaire* ont pris en charge les deux discours prédominants qui caractérisent l'œuvre du survivant : l'observation du système concentrationnaire empreinte de politique et le recours à des références intertextuelles afin que le lecteur puisse s'immerger dans ce monde. Une observation plus large du contexte révèle également que les traducteurs ne sont pas les seuls agents à contribuer à la transmission des récits testimoniaux. En effet, la traductologie est depuis longtemps consciente du fait que les textes, en tant qu'objets matériels et symboliques, circulent dans des constellations particulières et changeantes, dans lesquelles de nombreux intervenants, à commencer par les éditeurs, peuvent décider où ces textes vont apparaître, de quelle manière et à quel moment ; ils peuvent également déterminer leur finalité. Par conséquent, des signes révélateurs de la façon dont le témoignage traduit de Rousset a été construit et reçu peuvent être recherchés dans les éléments paratextuels et extratextuels.

ROUSSET EN TANT QU'OBSERVATEUR DE L'UNIVERS CONCENTRATIONNAIRE

Alors que la notion même de l'« univers concentrationnaire » est centrale dans le texte source de Rousset, il est véritablement surprenant qu'aucune des traductions anglaises ne mentionne de façon explicite cette épithète dans son titre, *The Other Kingdom* (1947) et *A World Apart* (1951), respectivement. En fait, il semblerait que les traducteurs se soient inspirés de la description faite par Rousset dans le texte même et selon laquelle « [c] 'est un univers à part, totalement clos, étrange royaume d'une

fatalité singulière » (1946, p. 30) pour décider du titre. Mais ce faisant, ils occultent tous deux un néologisme qui dénonce la cruauté de cet univers, tout en soulignant ses racines évolutionnaires dans le modèle pré-existant du camp de concentration. Griselda Pollock et Max Silverman avaient déjà relevé que ces choix entraînaient, pour les traductions anglaises, une « perte de la visibilité et de la force acoustique du terme *concentrationnaire* » (2011, p. 18), et en ce sens, il est possible de suggérer que les traducteurs n'ont pas transmis un témoignage secondaire approprié pour la signification pragmatique du terme en tant que concept déclaratif et de mise en garde. Toutefois, la portée de cette perte peut être atténuée à la lumière de facteurs textuels et extratextuels supplémentaires. Tout d'abord, la traduction initiale s'avère particulièrement attentive à la terminologie d'origine de Rousset, avec de nombreuses références au « *concentrationary universe* » [l'univers concentrationnaire] (par exemple 1947, p. 55, 100, 168, 173) et aux « *concentrationees* » [concentrationnaires] (par exemple *ibid.*, p. 31, 73, 169), avec seulement quelques dérapages de cohésion isolés dans lesquels des références plus générales sont faites aux « *camps* » [camps] (*ibid.*, p. 154), aux « *prisoners* » [prisonniers] (*ibid.*, p. 38) et aux « *men* » [hommes] (*ibid.*, p. 169). Alors que la retraduction est traditionnellement considérée comme une succession d'améliorations et de corrections des versions précédentes (voir, par exemple, Berman 1990), c'est elle, ici, qui brouille l'originalité et l'impact de la terminologie de Rousset, préférant les formulations plus acceptées et plus reconnaissables de « *concentration camp world* » [monde des camps de concentration] (par exemple 1951, p. 58, 98, 112) et de « *internees* » [détenus] (par exemple *ibid.*, p. 4, 36, 105) ; on rencontre également plusieurs allusions au « *world apart* » [monde à part] du titre (*ibid.*, p. 64, 111). Par conséquent, l'opportunité du lecteur de la retraduction de saisir la singularité et l'horreur contenues dans l'adjectif « *concentrationary* » est comparativement plus limitée.

Pour autant, la traduction directe n'a pas été l'unique véhicule de la transmission de l'adjectif même ou de la conceptualisation des camps par Rousset. De nombreux lecteurs académiques écrivant en anglais ont bien évidemment accédé à l'univers de Rousset par le biais du texte source même et ont alors perpétué l'emploi du terme « concentrationnaire » avec leur propre traduction partielle de mots-clés et de citations. D'autres lecteurs ont découvert Rousset avec notamment l'ouvrage d'Hannah Arendt, pour qui *L'Univers concentrationnaire* est « indispensable pour comprendre non seulement les camps de concentration, mais aussi le régime totalitaire dans son ensemble. » (1948, p. 743-744) Mais bien qu'Arendt se réfère à la traduction initiale, *The Other Kingdom*, dans son ouvrage précurseur *The Origins of Totalitarianism* (1951), cela n'apporte aucune visibilité concernant le texte cible ou Rousset lui-même. Comme l'a souligné Samuel Moyn, « les nombreux commentateurs d'Arendt n'ont pas remarqué qu'elle dépendait très largement de l'interprétation de Rousset comme source pour la nature et la signification des camps. » (2010, p. 55) Dans ce contexte, le capital symbolique d'Arendt en tant que spécialiste semble avoir éclipsé l'acte de témoignage original et secondaire. En d'autres termes, la voix entrecoupée du sur-

Retraduire Rousset
(suite)

vivant n'est pas tant due à la façon dont celle-ci est transportée dans la traduction, mais constitue plutôt le corollaire de la portée et du volume de la voix d'un autre qui, en réarticulant les observations de Rousset, ne fait qu'en atténuer leurs origines.

L'univers concentrationnaire constituait le domaine du déporté politique et du criminel ; un sort différent attendait ceux envoyés dans les camps d'extermination, et Rousset était parfaitement conscient de cette différence, lorsqu'il précisait que « [l]es camps ne sont pas tous identiques ou équivalents. » (1946, p. 44) Toutefois, il poursuit en indiquant qu'« [e]ntre ces camps de destruction [Auschwitz et Neugengamme] et les camps "normaux", il n'y a pas de différence de nature, mais seulement de degré. » (*ibid.*, p. 51) D'après Moyn, « l'effacement de la distinction entre la vie et la mort en [camps de] concentration [...] l'a mené [Rousset] à considérer les camps dédiés à l'acte même de tuerie comme fondamentalement similaires. » (2005, p. 54) Néanmoins, il existe toujours un risque que cette observation universaliste soit perçue comme un affront aux victimes des centres de mise à mort, notamment comme cela s'est produit dans une France d'après-guerre où le génocide des Juifs s'est trouvé éclipsé par des récits de « résistancialisme ». Curieusement, il semble que les traducteurs des deux versions ont usé de stratégies similaires qui, de façon délibérée ou non, contournent dans une certaine mesure l'ambivalence potentielle de la classification de Rousset. Alors que la traduction et la retraduction font écho au texte source lorsqu'elles soulignent que « *the difference is not one of nature but only of degree* » [la différence ne réside pas dans

la nature, mais dans le degré] (1947, p. 61) et que « *there was no fundamental difference ; only a difference in degree* » [il n'y avait pas de différence fondamentale ; uniquement une différence de degré] (1951, p. 27), elles semblent toutes deux avoir subtilement atténué la remarque de Rousset lorsqu'il écrit que « [s]ur d'autres parallèles [de l'univers concentrationnaire] se situent les camps de représailles contre les Juifs. » (1946, p. 48) Par l'ajout d'adverbes d'intensification dans les assertions selon lesquelles « *[the] reprisal camps [...] are situated in quite different latitudes* » [(les) camps de représailles (...) sont situés dans des latitudes bien différentes] (1947, p. 58) et « *[in] utterly different latitudes lay the reprisal camps* » [(dans) des latitudes hautement différentes se trouvent les camps de représailles] (1951, p. 25), les traductions anglaises soulignent le fait que, bien qu'alignés, les degrés de séparation entre les camps de concentration et d'extermination sont larges ; le langage est davantage axé sur le contraste et la différenciation que sur la comparaison et la similarité.

D'une certaine façon, les (re) traducteurs peuvent avoir fait preuve de manque dans leurs rôles respectifs de témoins secondaires puisque leurs choix, pour une petite partie, déforment l'interprétation de l'univers concentrationnaire de

– Vue du camp SS à Neugengamme, photo prise par la SS en 1944. David Rousset arriva ici en mars 1944.

Rousset. En effet, en élargissant les différences, ils portent atteinte au programme de Rousset, à savoir l'homogénéisation de tous les camps en vue de dénoncer non seulement le régime nazi dans son ensemble, mais aussi les goulags de l'URSS. Néanmoins, si nous lisons les (re) traductions sous une perspective plus actuelle, leur emphase sur la différenciation pourrait également bénéficier d'un éclairage plus positif. Comme de nombreux observateurs l'ont constaté, les crimes nazis sont désormais exclusivement associés, pratiquement, à la persécution des Juifs, avec pour résultat un intérêt moindre pour les autres victimes. Pollock et Silverman ont ainsi souligné qu'« il est vital pour l'honneur des victimes des deux systèmes [...] d'ouvrir le pli qui superpose le concentrationnaire et l'exterminateur, un amalgame des deux s'étant créé au cours des dernières années. » (2013, p. 12) Si l'on considère que les (re) traducteurs résistent à cet amalgame (à ne pas confondre avec l'alignement de Rousset), on peut alors estimer, au moins de façon circonstancielle, qu'ils se posent en témoins secondaires qui restaurent l'accent initialement mis sur la persécution des prisonniers politiques.

ROUSSET EN TANT QUE COMMUNICATEUR DE L'UNIVERS CONCENTRATIONNAIRE

Patricia A. Gartland se livre au commentaire suivant sur *L'Univers concentrationnaire* : « L'ouvrage de Rousset, probablement en raison d'une réalisation trop rapprochée de la libération de ce dernier, ne réconcilie pas entièrement les problèmes imaginatifs posés par la re-création de l'expérience des camps, en particulier du fait que cette expérience réside dans la mémoire du survivant. » (1983, p. 50) Toutefois, la critique de Gartland dénote peut-être, d'une certaine façon, une envie excessive de faire correspondre le style de Rousset aux tropes qui émergeront ultérieurement concernant le caractère indicible de la vie dans les camps. Plutôt que de tenter de contourner les obstacles à l'expression et à la mémoire, Rousset a recours, avant tout, à un mécanisme littéraire qui va lui permettre de partager ses observations lucides et sa compréhension de l'univers concentrationnaire. L'ouvrage de Rousset se distingue par le fait qu'il s'agit d'« un texte gorgé de références littéraires » (Coquio, 2000, p. 53), et comme cela a été indiqué précédemment, ces références servent de points externes et fixes auxquels le lecteur peut raccrocher sa propre compréhension de ce monde cruel et insensé.

Un traducteur attentif en tant que témoin secondaire serait alors amené à préserver ces références, permettant ainsi au lecteur anglophone de trouver certains repères dans l'inconnu. Pour autant, chacune des références littéraires et (plus largement) culturelles du texte source a été préservée telle quelle dans la traduction initiale et la retraduction. Par exemple, on peut lire que les camps « *are the realm of King Ubu* » [sont le royaume d'Ubu roi] (1947, p. 29) et que les SS étaient les « *ministers of a cult of burlesque Justice. UBU was their God* » [ministres d'un culte de la justice burlesque. UBU était leur Dieu]. (1951, p. 64) De même, les deux traductions font référence aux « *Dantesque corridors of Bartensleben* » [les corridors dantesques de

Bartensleben] (1947, p. 48 ; 1951, p. 18), alors que le monde des camps est dépeint en s'inspirant de Céline et Kafka (1947, p. 74 ; 1951, p. 36). Un certain degré d'explication apparaît dans le traitement de l'affirmation de Rousset selon laquelle « [je] ne sais rien qui puisse rendre, avec une égale intensité, plastiquement, la vie intime des concentrationnaires, que la *Porte d'Enfer* et les personnages qui en sont issus. » (1946, p. 64-65) Les traducteurs des deux versions anglaises rendent l'allusion culturelle à la sculpture avec des termes plus concrets et attributifs tels que « *Rodin's Gate of Hell* » [la Porte d'Enfer de Rodin] (1947, p. 74) et « *Rodin's Gates of Hell* » [les Portes d'Enfer de Rodin] (1951, p. 37). Bien que la traduction initiale soit, d'une certaine façon, moins précise concernant le titre anglais accepté pour l'ouvrage, en suivant la désignation singulière du français, les deux textes cibles montrent néanmoins que le témoin secondaire peut servir de façon concomitante le témoin d'origine et le lecteur. En s'assurant que le lecteur peut parfaitement saisir la signification de la référence, les traducteurs s'assurent également que le monde de Rousset est communiqué aussi précisément que possible, dans toute son horreur.

Les titres des chapitres de *L'Univers concentrationnaire* opèrent également par le biais d'un cadre référentiel que le lecteur peut reconnaître. Ce cadre est essentiellement basé sur des allusions bibliques que Rousset détourne fréquemment pour mettre l'accent sur la destruction et la ruine des camps. Par exemple, comme le souligne Bornand dans son analyse du deuxième chapitre, « Les premiers-nés de la mort », Rousset a repris le récit de la libération du peuple d'Israël et a transformé la mort, qui est devenue « la puissance génératrice des premiers-nés », réfutant ainsi « toute idée de puissance supérieure salvatrice » (2004, p. 118-119). Plus loin dans le texte, d'autres allusions plus directes telles que « Dieu a dit qu'il y aurait un soir et un matin » (chapitre trois) et « Les eaux de la mer se sont retirées » (chapitre dix-sept) forment un contraste saisissant avec la dure réalité des événements dépeints ici : la création est supplantée par la destruction, la délivrance par la persécution. Les traducteurs font preuve d'une grande attention envers la rhétorique de détournement de Rousset. Les chapitres de la traduction initiale sont : « *First-born of death* » [Les premiers-nés de la mort], « *Man does not live by politics alone* » [Les hommes ne vivent pas que de politique], « *And God said Let there be night and day* » [Dieu a dit qu'il y aurait un soir et un matin] et « *And the waters of the sea were abated* » [Les eaux de la mer se sont retirées]. La retraduction reste proche, mais se différencie de la version initiale en restaurant l'un des titres les plus métaphoriques de Rousset. Traitant de la division entre les déportés politiques et les criminels de droit commun, le chapitre six s'intitule : « Il n'est pas d'embouchure où les fleuves se mêlent. » La traduction initiale renonce à cette image de désunion, préférant plutôt « *The red and the green* » [Le rouge et le vert], référence plus concrète aux triangles de couleur utilisés pour distinguer les différentes catégories de prisonniers. Même si le lecteur de la traduction initiale est capable de retrouver la signification de ce titre à l'aide d'une note de bas de page et d'une explication plus détaillée dans l'introduction du traducteur, le titre du chapitre déstabilise en partie la tentative de Rousset de

— David Rousset guide les soldats américains dans le camp de concentration de Wöbbelin récemment libéré.

créer un cadre commun pour une meilleure compréhension. Ce n'est que dans la retraduction, où le chapitre s'intitule « *In no estuary is there true confluence* » [Il n'est pas d'embouchure où les fleuves se mêlent], que le symbolisme d'origine est conservé et que le lecteur est autorisé à entrer dans ce niveau de dissonance supplémentaire de l'univers concentrationnaire. Dans un tel cas, les retraducteurs en tant que témoins secondaires appliquent un mode de récit comparable à celui du témoin d'origine, c'est-à-dire qui oriente le lecteur vers la réalité des camps par le biais de ce qui est reconnaissable.

(RE) TRADUCTION EN CONTEXTE

La façon dont une traduction donnée témoigne du témoin dépend non seulement des décisions textuelles du traducteur, mais aussi de facteurs externes, par exemple

selon que la réputation de l'auteur du texte source a atteint la culture cible et par quel moyen, le cadre suivi par le (s) traducteur (s) et l'éditeur pour la traduction, ainsi que l'impact des forces commerciales, culturelles, sociales, politiques, etc. sur l'offre et la demande. Tous ces éléments peuvent déterminer la façon dont le témoignage d'un rescapé parvient aux mains d'un certain lectorat, et comment, à son tour, ce lectorat comprend et répond au texte traduit. Les deux textes cibles en question ici ayant été publiés il y a soixante-dix ans environ, il n'a pas toujours été possible de reconstituer les preuves empiriques relatives aux motivations qui se cachent derrière les traductions et la façon dont elles ont été vendues et reçues. Toutefois, plusieurs indicateurs matériels subsistent, à commencer par les paratextes et les relectures des traductions, qui permettent de mieux comprendre comment l'acte de témoignage secondaire inhérent à la traduction a été affecté par son lieu et sa période de (re) production, ainsi que ses moyens de circulation.

Nous pouvons raisonnablement supposer que la décision de traduire *L'Univers concentrationnaire* a été prise des deux côtés de l'Atlantique du fait que l'ouvrage de Rousset s'est vu décerner le Prix Renaudot en juin 1946. Le prestige de ce prix littéraire a, sans nul doute, provoqué un engouement pour Rousset en France et à l'étranger, attirant l'attention des traducteurs comme des éditeurs. Bien qu'aucune déclaration explicite ne semble avoir été effectuée par l'un des traducteurs impliqués afin d'expliquer les raisons pour lesquelles ils se sont engagés dans ce texte source particulier, l'introduction de Guthrie pour la traduction initiale suggère une expérience personnelle de la libération de la France. Il y relate une anecdote sur le retour des rescapés français à Paris : « la plupart des prisonniers, lorsque vous les voyiez de près, donnaient l'impression qu'ils étaient au-delà de toute émotion quelle qu'elle soit. » (Guthrie, 1947, p. 10). À l'inverse, il est plus difficile de discerner une telle connexion directe entre les retraducteurs, Yvonne Moyse et Roger Senhouse, et l'ouvrage de Rousset ; les deux avaient déjà collaboré à la traduction de deux romans de Simone de Beauvoir, mais il y a une absence manifeste de déclaration directe concernant les motivations qui les ont poussés à traduire *L'Univers concentrationnaire*. Toutefois, le fait que Senhouse était alors co-propriétaire de Secker and Warburg explique pourquoi la maison d'édition a publié la traduction et montre peut-être aussi un certain degré de motivation personnelle.

De plus, les paratextes de la traduction initiale et de la retraduction suggèrent que ces dernières visaient des lectorats différents. En effet, l'introduction de Guthrie fournit une vue d'ensemble des objectifs, du ton, du style et du contenu de l'ouvrage de Rousset, dont des explications sur la référence intertextuelle à *Ubu Roi* et aux titres (non-traduits) des officiers des camps, ainsi qu'un tableau destiné à « permettre au lecteur de connaître rapidement le rang relatif de ces officiers. » (1947, p. 21) Son introduction comporte également une préface qui indique que « ce livre n'est pas destiné aux esprits cherchant la lumière ni aux âmes sensibles » et décrit l'ouvrage comme « un bref rapport sociologique explosif » sur les camps de concentration,

décrits comme des lieux de « mort, de sadisme, d'homosexualité et de cannibalisme » (1947, n.c.). Avec une annonce à la limite du sensationnel et une introduction qui encourage le lecteur, la traduction initiale semble être orientée vers une audience plus générale. À l'opposé, la retraduction évite tout descriptif commercial et n'inclut aucune réflexion directe de la part des traducteurs ; en revanche, elle comprend de nombreuses notes de bas de page tout au long du texte cible. Celles-ci sont succinctes et servent, comme cela était le cas avec la traduction initiale, à clarifier les références de Rousset relatives aux SS et aux fonctionnaires prisonniers, mais aussi à expliquer la terminologie des camps, telle que « *Selections* » [Sélections] (1951, p. 26), « *Sonderkommando* » (*ibid.*, p. 27, italiques originales) et « *the muslimans* » [les « Musulmans »] (*ibid.*, p. 28), ainsi qu'à fournir quelques indications bibliographiques sur plusieurs prisonniers français et britanniques auxquels Rousset fait allusion. De ce fait, la retraduction fournit moins d'indications que la traduction initiale concernant son interaction avec le lecteur, et malgré un niveau élevé d'explications destinées au lecteur, le recours aux notes de bas de page, en particulier, confère une impression académique à l'édition, suggérant ainsi qu'elle ciblait une audience plus spécialisée.

Il semble également que la traduction initiale a davantage retenu l'attention de la presse lors de sa sortie, faisant alors l'objet de nombreuses études. Inversement, la relative rareté des discussions sur la scène publique concernant la retraduction dénote à nouveau le ciblage d'un lectorat plus confidentiel et peut-être, en conséquence, une volonté promotionnelle moins rigoureuse. Mais la portée générale de la traduction initiale n'a pas nécessairement entraîné directement une meilleure visibilité de Rousset ou une volonté de s'engager dans l'univers concentrationnaire, une critique de *Kirkus Reviews* ayant même conclu que « malheureusement, le marché pour ce genre de matériel est difficile à trouver. » (1947, n.c.) La présence d'une longue introduction du traducteur n'a pas non plus garanti que les lecteurs comprennent parfaitement l'ouvrage puisqu'un autre observateur confond les mots du traducteur avec ceux de l'auteur. Ainsi, lorsqu'Irving Kristol écrit que « les sentiments qui suivent, mentionnés par Rousset et émanant de l'un de ses compagnons de captivité, sont bien trop familiers à nos oreilles » (1947, p. 390), il déforme en fait les propos rapportés par Guthrie et provenant d'un survivant de Belsen qu'il a rencontré à Paris. Cette inexactitude peut également être interprétée comme une défaillance du témoignage secondaire, due non pas au traducteur, mais plutôt au récepteur, et se pose même en exemple pour montrer dans quelle mesure le contenu paratextuel pourrait diverger du témoignage d'origine entre les mains d'un lecteur distrait.

AGIR POUR LE BIEN

Dans un éloge sur Rousset, Tzvetan Todorov écrit que celui-ci a « illustré dans sa vie la meilleure forme de mémoire : celle qui permet d'agir pour le bien dans le présent. » (2000, p. 71) Dans l'ensemble, Guthrie, Moyse et Senhouse ont tous donné à l'instanciation écrite de la mémoire de Rousset l'occasion d'agir en tant que force du

Retraduire Rousset
(suite)

bien dans une nouvelle configuration linguistique et culturelle, notamment comme témoins secondaires ayant correctement rendu les fonctions pragmatiques du texte source. À l'exception des titres de la traduction initiale et de la retraduction, le texte de ces dernières renforce la présence du concept du concentrationnaire. Leur texte met également l'accent sur les prisonniers politiques et souligne la mise en garde de Rousset selon laquelle les camps ne sont pas, en réalité, une aberration isolée. Dans l'ensemble, la préservation des allusions intertextuelles et métaphoriques de Rousset, parfois accompagnées d'explications paratextuelles, garantit que le lecteur est aussi guidé dans l'univers concentrationnaire grâce à certains marqueurs reconnaissables.

Pourtant, Moyn a remarqué que « pour avoir été un personnage si intéressant et si important à son époque [Rousset est] désormais tombé dans l'oubli, en particulier dans le monde anglophone. » (2005, p. 52) En d'autres termes, l'existence de deux traductions différentes a peu fait pour garantir la transmission de la voix du survivant au fil des ans. Mais cette apparente discontinuité du témoignage secondaire est davantage un *artefact* du contexte qu'un *artefact* des stratégies de traduction. La conscience de la Shoah s'est tournée vers Auschwitz, vers les traumatismes et les tropes de l'indicible, rendant le témoignage de Rousset extérieur à ces points de discussion prédominants. Un manque d'attention envers Rousset s'est alors mué en un manque d'intérêt pour les (re) traductions anglaises. Aucun texte cible n'est apparu dans une réédition, signe évident qu'aucune demande n'a été effectuée en ce sens, et dans des considérations plus pratiques, le vieillissement physique des copies existantes signifie que les textes sont devenus bien plus difficiles à trouver.

Toutefois, alors que le statut d'un auteur dans un domaine de discours précis peut avoir un impact sur la présence ou l'absence d'une traduction, les lignes d'influence peuvent aussi être inversées, avec la mise en avant, par une traduction, d'un auteur auparavant délaissé ou oublié. C'est en ce sens qu'une nouvelle retraduction pourrait permettre de rétablir l'importance de l'ouvrage de Rousset dans des débats contemporains, en le recadrant en tant que contrepoint intéressant par rapport à des affirmations relatives au caractère ineffable des expériences traumatiques, et en tant que rappel de l'étendue de la persécution nazie. Ainsi, la retraduction devient une question non de correction des versions précédentes, mais de rétablissement de la voix du survivant d'origine par le biais d'un acte conscient textuel et contextuel de témoignage secondaire. ■

Traduit de l'anglais par Carine Chauran

BIBLIOGRAPHIE

- Arendt, Hannah (1948) : « The Concentration Camps », *Partisan Review*, 1^{re} année, n° 7, p. 743-763.
- Assmann, Aleida (2006) : « History, Memory, and the Genre of Testimony », *Poetics Today*, 27^e année, n° 2, p. 261-273.
- Berman, Antoine (1990) : « La retraduction comme espace de la traduction », *Palimpsestes*, n° 4, p. 1-7.
- Boase-Beier, Jean (2015) : *Translating the Poetry of the Holocaust : Translation, Style and the Reader*, Londres, Bloomsbury.
- Bormand, Marie (2004) : *Témoignage et fiction*, Genève, Droz.
- Coquio, Catherine (2000) : « 'L'intimité du camp'. Littérature, politique, astrologie », in David Rousset (dir.), *Lignes*, 2^e année, n° 2, p. 47-70.
- Davis, Colin (2003) : « David Rousset », in S. Lillian Kremer (dir.), *Holocaust Literature: An Encyclopedia of Writers and their Work*, Londres et New York, Routledge, p. 1048-1052.
- Gartland, Patricia A. (1983) : « Three Holocaust Writers: Speaking the Unspeakable », *Critique*, 25^e année, n° 1, p. 45-56.
- Hirsch, Marianne et Leo Spitzer (2010) : « The Witness in the Archive: Holocaust studies/Memory Studies », in Susannah Radstone et Bill Schwarz (dir.), *Memory: Histories, Theories, Debates*, New York, Fordham University Press, p. 390-405.
- Kristol, Irving (octobre 1947) : « Books In Review. Nightmare Come True », *Commentary Magazine*, p. 390-393.
- Kuhiwczak, Piotr (2007) : « Holocaust Writing and the Limits of Influence », *Forum for Modern Language Studies*, 43^e année, n° 2, p. 161-172.
- Moyn, Samuel (2005) : *A Holocaust Controversy: The Treblinka Affair in Postwar France*, Waltham, MA, Brandeis University Press.
- --- (2010) : « In the Aftermath of Camps », in Frank Biess et Robert G. Moeller (dir.), *Histories of the Aftermath: The Legacies of the Second World War in Europe*, Oxford, Berghahn Books, p. 49-64.
- Munday, Jeremy (2012) : *Evaluation in Translation: A Study of Critical Points in Translator Decision-making*, Londres et New York, Routledge.
- Pollock, Griselda et Max Silverman (2011) : « Introduction: Concentrationary Cinema », in Griselda Pollock et Max Silverman (dir.), *Concentrationary Cinema: Aesthetics as Political Resistance in Alain Resnais's Night and Fog*, New York, Berghahn Books, p. 1-54.
- --- (2013) : « Introduction: The Politics of Memory: From Concentrationary Memory to Concentrationary Memories », in Griselda Pollock et Max Silverman (dir.), *Concentrationary Memories: Totalitarian Terror and Cultural Resistance*, Londres : I.B. Taurus, p. 1-30.
- Rousset, David (1946) : *L'Univers concentrationnaire*, Paris, Éditions du Pavois.
- Rousset, David (1947) : *The Other Kingdom [1946]*, traduit du français par Ramon Guthrie, New York, Reynal & Hitchcock.
- Rousset, David (1951) : *A World Apart [1946]*, traduit du français par Yvonne Moyse et Roger Senhouse, London, Secker and Warburg.
- s.n. (1947) : « The Other Kingdom. By David Rousset », Kirkus Reviews, n.p., <https://www.kirkusreviews.com/book-reviews/david-rousset/the-other-kingdom/> (consulté le 16 juin 2016).
- Spiessens, Anneleen (2013) : « Translation as Argumentation: Ethos and Ethical Positioning in Hoess's Commandant of Auschwitz », *Translation Studies*, 6^e année, n° 1, p. 3-18.
- Todorov, Tzvetan (2000) : « Une éducation concentrationnaire », *Lignes*, 2^e année, n° 2, p. 71-81.
- Venuti, Lawrence (1995) : *The Translator's Invisibility. A History of Translation*, Londres et New York, Routledge.
- Young, James E. (1988) : *Writing and Rewriting the Holocaust. Narrative and the Consequences of Interpretation*, Bloomington, Indiana University Press.